

407

RAOUL, BARBE BLEUE; COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi
Mars 1789.

Paroles de M. SÉD'AINE.
Musique de M. GRÉTRY.



FR. NIC. MANSKOPESCHES
MUSIKHISTORISCHES
MUSEUM. FRANKFURT A.M.

L. 10110

A AVIGNON,

Chez les Freres BONNET, Imprimeurs-Libraires
vis-à-vis le Puits de Bœufs.



ACTEURS.

RAOUL, BARBE BLEUE, tyran féodal;

ISAURE, amante de Vergi.

VERGI, amant d'Isaure.

Le Marquis de CARABAS,

Le Vicomte de CARABI,

} freres d'Isaure,

OSMAN, vieux majordonne de Raoul.

JACQUES, petit paysan.

JEANNE, petite paysanne bergere,

UN JARDINIER.

BERGERS & BERGERES.

SOLDATS de Raoul.

CHEVALIERS.

La scene se passe dans le château de Raoul.



R A O U L ,
B A R B E B L E U E ,
C O M E D I E .

A C T E P R E M I E R .

Le Théâtre représente la plus belle salle du château le plus delabré ; il y a des parties étayées , des murailles de la plus grande épaisseur & des petites fenêtres étroites ; il y a accroché dans cette salle des casques , des cuirasses , des boucliers , des lances , des massues antiques , tels qu'ils étoient aux IX. & X. siècles.

Ames

S C E N E P R E M I E R E .

ISAURE , VERGI. *On voit dans le fond le petit paysan Jacques & la petite paysanne bergere Jeanne.*

V E R G I , à Isaure.
 Ils viennent vous remercier, belle Isaure, de ce que je les ai tirés des mains d'un Chevalier dit courtois, qui enlevait Jeanne & battoit Jacques.

D U O .

<p>J E A N N E . Il m'enlevait , Il m'embrassoit ; Ah ! malgré moi , Il m'embrassoit ,</p>	<p>J A C Q U E S . Il me battoit , Il me frapport ; J'étois en grand effroi ,</p>
---	---

E N S E M B L E .
 Quand brave Sire
 Tomba sur lui
 Et fut réduire
 Notre ennemi.

I S A U R E , à part .

Ah ! cher Vergi !

Raoul, Barbe-Bleue,

VERGI.

Appelez-moi, ma sœur Anne.

ISAURE.

Quelle idée!

Duo.

ISAURE.

Vergi, Vergi, jamais Isaure,
Jamais je ne peux être à d'autres qu'à vous.

VERGI.

Oui, oui, c'est d'Isaure dont je dois être l'époux,
Je ne ferai jamais l'époux que de la belle Isaure.

ISAURE.

Près de celui que j'adore
Que mes instans feront doux!

VERGI.

Près de la belle Isaure
Que mes instans feront doux!

ENSEMBLE.

ISAURE.

Près de celui que j'adore.

VERGI.

Près de la belle Isaure,
Que mes instans feront doux!

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS DE CARABAS, LE
VICOMTE DE CARABI.

LE MARQUIS.

Il s'aimoient, vous le voyez.

LE VICOMTE.

Non, vous ne ferez point unis.

ISAURE.

Quoi! mes frères?

LES DEUX FRÈRES.

Non jamais: ton cœur est promis

VERGI.

A qui?

LES DEUX FRÈRES.

Raoul doit la faire princesse.

ISAURE & VERGI.

Raoul!

LES DEUX FRÈRES.

Raoul des Carmantans,

Ainsi que de nous la noblesse

Se perd dans la nuit des temps.

Vous n'avez que cinq cents ans

Tout au plus de haute noblesse,

Et vos bien, vos terres & vos champs

Sont dans la plus grande détresse.

VERGI.

De votre sœur j'ai reçu la promesse.

ISAURE & VERGI.

Liés tous deux par nos sermens.

VERGI.

Je lui dois ma tendresse.

ISAURE.

Sans lui, que de tourmens!

Près de celui que j'adore,
Que mes instans feront doux ↓

VERGI.

Près de la belle Isaure

Que mes instans feront doux !

LES DEUX FRÈRES.

Raoul à ma promesse.

ISAURE.

Oui de mon cœur il reçut la promesse.

VERGI.

De votre sœur j'ai reçu la promesse.

LES DEUX FRÈRES.

Il te fera princesse,

Il va venir & je l'attends.

ISAURE.

Vergi reçut tous mes sermens.

VERGI.

Unis, unis par nos sermens.

ENSEMBLE.

Ah ! quels tourmens !

Oui, de mon cœur il reçut la promesse.

LES DEUX FRÈRES.

Raoul a ma promesse :

Il va venir & je l'attends.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN VASSAL.

(*On voit venir un nombreux cortège de cavaliers superbement habillés.*)

LE MARQUIS.

FAITES ici, mon frere, rassembler nos Vassaux, & autant qu'ils le pourront, qu'ils fassent honneur à leurs Seigneurs.

(*Le Vicomte, Vergi & le Vassal sortent.*)

SCENE V.

ISAURE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QUOI ! tu hésiterois d'épouser un homme égal à nous en noblesse ! un homme puissant & dont les richesses étonnantes vont relever la splendeur de notre maison ! Sais-tu les avantages que Raoul te fait ?

ISAURE.

Je ne demande point à le savoir.

LE MARQUIS.

Par le contrat qui est signé de sa main & scellé de ses armes, il te donne tous ses biens après sa mort, soit que le ciel lui accorde ou lui refuse de la posterité.

ISAURE.

Que m'importe ?

LE MARQUIS.

As-tu entendu parler de ses possessions, de ses états, de ses châteaux ?

Raoul, *Barbe Bleue*;

ISAURE.

A-t-il les qualités & les vertus de Vergi ?

LE MARQUIS.

Vergi a les occupations basses ; il s'occupe sans cesse à étudier.

ISAURE.

En est-il moins brave ?

LE MARQUIS.

Doux avec ses vassaux , fier avec nous il semble qu'il les craigne & qu'il nous méprise.

ISAURE.

On est loin de mépriser ceux dont on désire l'alliance.

LE MARQUIS.

Enfin si tu te refuses à ce qu'exige de toi le respect dû à la mémoire de tes ancêtres & le bonheur de tes freres & ton propre honneur ; crois-tu que nous souffrirons que Vergi paroisse sur nos terres & y paroisse sans danger pour lui & si e Raoul, qui pourra bien apprendre le motif de tes refus , manquera-t-il de moyens de se venger ? Penses-y , il va paroître.

ISAURE.

Non , jamais.

LE MARQUIS.

Jamais !

ISAURE.

Je recevrai sa visite , je le dois : mais pourquoi pense-t-il à moi ? Que n'épouse-t-il , l'une après l'autre , les filles de ses écuyers & de ses vassaux.

LE MARQUIS.

Il veut une alliance plus noble.

ISAURE.

Qu'il ne la cherche point ici. Je ne veux point succéder aux trois femmes qu'il a déjà eues.

LE MARQUIS.

Il les rendoit heureuses.

ISAURE.

Cela peut être , mais il ne fera jamais mon bonheur.

LE MARQUIS.

Je vais le recevoir : pour toi , tu dois l'attendre ici.

ISAURE.

Je le recevrai , j'aurai pour lui les égards que méritent son rang , sa noblesse & sa demande.

SCENE VI.

ISAURE, *seule.*

MOi, je serois infidelle à Vergi !
Non , il n'est point de puissance ,
Qui , dans ce cœur tout à lui ,
Puisse affaiblir ma constance.

SCENE

SCÈNE VII.

RAOUL , ISAURE , SES FRÈRES , LE CORTÈGE
*Sur l'air d'une marche , arrivent des gens d'une même livrée
 habillés comme les valets des cartes.*

*Le majordonne présente des coffres remplis d'étoffes précieuses
 des chapeaux de fleurs , garnis de plumes , des écrins de
 diamans , une couronne de princesse. Isaure regarde
 tout cela avec dédain ; tout cela est posé sur des tables.*

*Ensuite une grande & belle toilette sur laquelle est un beau
 miroir , couvert d'une tavanole ; ensuite paraissent les deux
 frères armés de pied en cap : ils présentent à leur sœur , Raoul
 habillé richement ; on porte à côté de lui sa bannière , ses ar-
 moiries , son casque , &c. le tout très-riche.*

RAOUL.

Venez régner en Souverainie
 Sur mes sujets , sur mes états ;
 Vous méritez d'être leur Reine
 Par vos vertus par vos appas.

*(Osman montre à Raoul Isaure avec l'air de supplier par ellez
 Raoul jette à Osman un regard farouche.)*

Que le frein de l'obéissance
 Ait d'autres motifs en ce jour ,
 La crainte faisoit ma puissance ,
 Je vais la devoir à l'amour.

Venez régner , &c.

ISAURE.

Sire Raoul , mes frères connoissoient mes intentions ; elles
 sont immuables , je vais me retirer , je les prie de vous les dire.

RAOUL.

Non , Madame , non , c'est nous qui allons laisser la belle
 Isaure , se livrer à ses prudentes réflexions ; j'espère qu'elles
 me seront favorables. *(Ils se retirent.)*

SCÈNE VIII.

ISAURE, seule.

On , le serment fait à Vergi ,
 Commande toujours à mon ame ,
 Je ne veux vivre que pour lui ,
 Avant que d'éteindre la flâme
 Qui tous deux nous a réunis.
 La mort viendra couper ma trame ,
 C'est pour lui seul que je vis.

(Elle regarde les bijoux avec dédain.)

RÉCITATIF.

Par ces bijoux , croit-on séduire
 Des yeux qui ne voyent que lui ?
 Je refuserois un empire ,
 Si je l'obtenois sans Vergi.

(Elle regarde les diamans.)

Ces diamans peuvent-ils m'éblouir ,
 Fussent-ils plus brillans encore ?

Ils sont beaux , il est vrai , quels feux ils font jaillir ?
 De quel éclat ce rubis se colore !

Raoul, Barbe Bleue ;

(Elle regarde la toilette.)

Mais que cache à mes yeux ce superbe tapis ?

(Elle découvre le miroir.)

Ciel ! que vois-je ? c'est moi-même.

Quelle surprise extrême !

Qu'un tel miroir est d'un grand prix !

(Sa robe touche au tapis de la toilette.)

Le triste habit près de ce brocard d'or !

Ah ! Vergi, que n'est-tu maître de ce trésor !

Tu l'offrirais à ta fidelle Isaure ?

Tu l'offrirais à celle qui t'adore.

Comme j'accepterois tes dons !

Ciel ! que vois-je ? quel diadème ?

Quelle élégance extrême ?

(Elle pose le diadème sur sa tête.)

Comme il ajoute à mes appas !

A R I E T T E.

Est-il beauté que je n'efface,

Si telle que dans cette glace,

Je présidois dans un tournois ?

Ma beauté charmeroit les Rois,

Et pour mes freres, quelle gloire !

Ils s'écrieroient : voilà ma sœur.

Où la voilà, peut-on croire

Qu'elle uniroit tant de splendeur ?

S C E N E I X.

ISAURE, L'AURETTE.

L'AURETTE.

AH ! damoiselle Isaure... est-ce bien vous... Ah ! que vous êtes bien...

ISAURE, confuse.

Retirez-vous, Laurette.

L'AURETTE.

Vos freres sont furieux contre sire Vergi.

ISAURE.

Est-ce qu'il leur parle !

L'AURETTE.

Non.

ISAURE.

Retirez-vous.

S C E N E X.

ISAURE, seule.

AH ! mes freres, mes freres, je sens tous les reproches dont vous pouvez m'accabler. Vous me direz : tu pouvois faire le bonheur de toute la famille ; nous rachetions nos biens, nous relevions nos châteaux ; nos écuyers, nos vassaux, nous étoient heureux & tu ne l'as pas voulu... Mais le puis-je ! Ah ! Vergi, Vergi... Oh, ciel !... sa mort est certaine... & mes freres ou Raoul ne manqueront pas d'en tirer la plus terrible vengeance. Ah ! sauvons, sauvons ses jours

& sacrifions mon bonheur à sa sûreté. Mais je ne peux disposer de ma main sans son consentement, elle est à lui : Vergi, aussi infortuné que ton Isaure, seras-tu aussi généreux qu'elle ? Ah ! il est généreux Vergi.

SCENE XI.

ISAURE, VERGI.

ISAURE.

AH ! Vergi, Vergi, je suis au désespoir. Dois-je immoler mon bonheur & le vôtre à celui de tout ce qui m'entoure ? Dois-je préférer la paix de ma famille à cet amour que j'aurai toujours pour vous ? Dois-je rendre nos jours infortunés, pour rendre heureuse la destinée d'une famille illustre & tendrement chérie ?

DUO.

VERGI.

Ah ! je vous rends, charmante Isaure,
Les sermens que vous m'avez faits.

ISAURE.

Quoi, vous cher amant, cher amant que j'adore,
Vous me rendez les sermens que j'ai faits.

VERGI.

Faites le bonheur de vos freres,
Assurez-le par vos bienfaits.

ISAURE.

Quoi, vous vous immolez au bonheur de mes freres,
Mon cœur est à vous pour jamais.

VERGI.

Que vos jours à jamais prospères
Coulent dans le feu de la paix !

ISAURE.

Vous vous immolez au bonheur de mes freres,
Nos feux n'en feront que plus parfaits.

VERGI.

Comme une ombre errante & plaintive,
Mon ame suivra mes amours,
Près de vous je ferai toujours.
Si Raoul vous trouve pensive,
Dites-lui je pense à ma sœur,
A celle qui laisse en mon cœur
Une trace d'amour bien vive.

ISAURE.

Quoi ! cher amant, cher amant que j'adore,
Vous me rendez les sermens que j'ai faits.

Mon cœur est à vous pour jamais
Et nos feux n'en feront que plus parfaits.

VERGI.

Oui, je vous rends, charmante Isaure,
Les sermens que vous m'avez faits.

ISAURE.

J'entends mes freres, adieu.

VERGI.

Adieu.

SCENE XII.

ISAURE , RAOUL , LES DEUX FRERES ;
LE CORTÉGE.

LE MARQUIS.

HÉ bien , ma sœur !

LE VICOMTE.

Etes-vous décidée ?

RAOUL.

Serai-je le plus heureux des époux ?

ISAURE , *se jette dans les bras de son freres*

Ah ! mes freres... ah ! Vergi.

RAOUL.

Que dit la charmante Isaure ?

ISAURE.

J'obéis à mes freres.

(*Elle tend la main. Le Marquis la met dans celle de Raoul ; aussitôt les vassaux , le cortége , le chœur chante.*)

CH Œ U R.

Vivent ces deux époux :

A ce couple rare

Que l'amour prépare

Les nœuds les plus doux.

(*On reprend la marche sur laquelle Raoul conduit Isaure ; suivi de son cortége.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un appartement magnifique ; sur un des côtés la porte ornée d'un cabinet.

SCENE PREMIERE.

RAOUL , avec un cortége auquel il fait signe de se retirer ;
OSMAN , majordonne , qui dans le premier Acte a apporté les présens.

E H bien ! Osman , n'ai-je pas une épouse charmante ?

OSMAN.

Oui , Seigneur.

RAOUL.

Je vais enfin savoir si une femme d'une naissance illustre cede au tourment de la curiosité avec autant de foiblesse que les filles de mes vassaux.

O S M A N.

Ah ! je crois , Seigneur , que vous ne la mettez pas aux mêmes épreuves que les autres.

R A O U L.

Pourquoi doutes-tu que je ne prouve si elle est aussi curieuse que l'ont été le trois femmes que j'ai punies ?

O S M A N.

Punies ! ah , Monseigneur , la punition est si terrible & votre épouse est si douce & si belle !

R A O U L.

As-tu oublié ce qui m'a été prédit trois fois ? As-tu oublié que trois femmes , l'une après l'autre , en trois occasions différentes m'ont assuré que la curiosité de ma femme seroit la cause de ma mort ? Et tu veux que j'aie de l'indulgence ? Non , je n'épargnerai que celle qui n'aura point la foiblesse de vouloir connoître les choses dont je lui interdirai la connoissance.

O S M A N.

Mais , au moins , ne cherchez point à exciter sa curiosité.

R A O U L.

Heureusement pour elle & pour moi elle paroît n'en avoir point.

O S M A N.

Hé bien , Seigneur , contentez-vous des ménagemens & de la discrétion qu'elle fera voir dans toute sa conduite , & ne la punissez pas de la cruauté de vos essais : elle est si charmante , si douce , si aimable.

D u o.

R A O U L.

Je te trouve bien pitoyable.

Eh ! que t'importe son sort ,

Et qu'Isaure soit aimable ?

Pour cet avis secourable ,

Tu mériterois la mort.

O S M A N.

Avec vous je suis d'accord ,

Ne soyez point pitoyable ,

Eh ! que m'importe son sort ?

Vous dire qu'elle est aimable ,

Est-ce mériter la mort ?

R A O U L.

O S M A N.

Si j'en croyois mon transport ,

Avec vous je suis d'accord ,

Eh ! que m'importe son sort ?

Ne soyez point pitoyable ,

Avec vous je suis d'accord.

Je punirois un coupable ;

Je te donnerois la mort.

Vous dire qu'elle est aimable ,

Est-ce mériter la mort ?

Tuez-les l'un après l'autre ,

Cela ne me regarde pas.

En défendant son trépas ,

Seigneur , je pensois au vôtre.

Au mien. . . .

Oui, car son trépas
Seroit vengé par ses freres.Ses freres ? je ne crains pas
De si foibles adverfaires.Eh bien, décidez de son fort ;
Avec vous je fuis d'accord.Contre eux j'ai vingt mille bras
Armés de leurs cimenteres.
Si j'en croyois mon transport,Avec vous je fuis d'accord ;
Eh ! que m'importe son fort ?Je punirois un coupable,
Je te donnerois la mort.Vous dire qu'elle est aimable ;
Est-ce mériter la mort ?

S C E N E I I.

R A O U L, I S A U R E, en habit magnifique ; O S M A N, dans
le fond du théâtre.V O T R E réveil, Madame, a précédé le lever de l'aurore ;
Avez-vous donné à vos femmes l'ordre que vous avez bien
voulu recevoir de moi ?

I S A U R E.

Oui, Seigneur, je leur ai dit qu'elles n'entraissent jamais
pour me servir que dans la piece où elles sont venues.

R A O U L.

Je vous en fuis obligé. J'ai mes défauts, belle Ifaure, je
n'en ai peut être qu'un, celui de ne pouvoir supporter la
curiofité dans une femme ; & ces fortes de femmes, vous
le savez...

I S A U R E.

Vous avez raison, fire Raoul, fans naissance & fans édu-
cation, elles ne peuvent manquer d'être curieuses & indis-
crettes.

R A O U L.

Ainsi vous ne ferez ni l'une ni l'autre.

I S A U R E.

Je le crois.

R A O U L.

Je vais, belle Ifaure, vous quitter pour quelque temps.

I S A U R E.

Moi, Seigneur ?

R A O U L.

Oui.

I S A U R E.

N'êtes-vous pas le maître de faire ce qui vous plait ?

R A O U L.

Je vais parcourir mes domaines & faire préparer les fêtes
que je veux vous donner. Je vous laisse ici souveraine ;

parcourez mon château ; mes jardins , mes parcs. Osman
(*Osman approche.*) Ce vieillard que je vous laisse vous
obéira & fera exécuter vos ordres ; je vais remettre dans vos
mains toutes les clef de mes trésors ; ces clefs ouvrent
toutes les portes : vous êtes la maîtresse de disposer de tout
ce que vous y verrez ; je ne vous interdis cependant que la
jouissance de cette clef dont la tige est d'or & l'anneau de
diamans ; c'est celle de cette porte ; ce n'est pas que ce ca-
binet renferme des choses bien précieuses , mais mon bon-
heur & le vôtre son attachés à cette défense & sa violation
pourroit causer les plus grands malheurs.

I S A U R E.

Permettez-moi de vous représenter qu'avec une femme qui
ne seroit point pénétrée comme je le suis des principes dans
lesquels j'ai été élevée , cette défense unique & particulière
pourroit peut-être enflammer sa curiosité , plutôt que
l'éteindre.

O S M A N , à part.

On ne peut mieux dire. Bien , bien.

R A O U L.

Heureusement vous êtes sûr de vos principes.

I S A U R E.

Hé mais , Seigneur , gardez cette clef.

O S M A N.

Bien , bien...

R A O U L

Ah ! Madame , il ne m'arrivera jamais de douter de la
des promesses que me fera ma chere épouse.

(*va à Osman , lui dit un mot & revient.*)

T R I O.

R A O U L.

Jurez-moi ,

O S M A N.

I S A U R E.

Que je vous jure...

Mais, Seigneur, pour-
quoi jurer ?

Gardez cette clef :

Votre ame sera plus
sûre

Que je n'aurai point
troublé

Car que vous ayez reglé.

Non, gardez cette clef

Ma défense est un
peu rude ,

Mais de vous , vous
êtes sûr.

Pourquoi la faire jurer,
Pour en faire une
parjure.

Jurez-moi ,

Je vous jure ,

Heureusement elle est
sûre

De ne jamais s'égarer,
Et je ferois la geure

Qu'elle laurait garder
De tourmenter la fer-

rure.

RAOUL.	OSMAN.	ISAURE.
Oni, de vous, vous êtes sûre.		De moi, Seigneur, je suis sûre.
	Elle est sûre. Elle fera se garder De tourmenter la serrure.	La défense n'est pas dure ; Puisque vous le commandez J'obéirai sans murmure.
Jurez-moi, Gardez bien cette clef.	Mais pourquoi la faire jurer, Pour en faire une parjure.	Que je vous jure ; Mais, Seigneur, pourquoi jurer ?
Non, de vous, vous êtes sûre. Pour que mon cœur soit troublé,	Heureusement elle est sûre De ne jamais s'égarer,	Gardez vous - même cette clef, Votre amie sera plus sûre Que je n'aurai pas troublé Ce que vous aurez réglé.
Gardez, gardez cette clef. De vous, vous êtes trop sûre, Ce seroit vous faire injure Si mon cœur étoit troublé.	Et je ferois la gageure. Qu'elle saura se garder De tourmenter la serrure ; Mais pourquoi la faire jurer.	nt jamais venues. Mais pour faire me faire jurer.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN ÉCUYER.

(On entend la trompette de la guette du sentinelle.)

RAOUL.

Qu'est-ce que j'entends ? *(Osman sort & rentre avec l'Écuyer.)*

L'ÉCUYER.

Une grande & noble dame montée sur son palefroi & suivie de deux pages & d'un écuyer a demandé qu'on baissât les fleches du pont.

RAOUL.

Qu'est-ce que c'est que cette femme ? une curieuse sans doute.

L'ÉCUYER.

Elle dit qu'elle étoit la sœur de la belle Isaure, & qu'elle se nommoit demoiselle Anne.

ISAURE, à part.

Ciel ! c'est Vergi. Quelle imprudence !

RAOUL.

Vous avez une sœur ? je ne croyois pas... je l'ignorois. Je suis

Suis aise qu'elle vous tienne compagnie ; l'amusement fait distraction & donne des forces à la prudence.

S C E N E IV.

RAOUL , VERGI , *en femme* ; ISAURE , OSMAN.

QUELLE grande & superbe femme !
RAOUL , *d part.*

VERGI , *conduit par Osman.*

Seigneur Raoul , j'ai cru que je ne devois point passer sur vos terres , sans présenter ici mes félicitations.

RAOUL.

Madame.. j'ignorois que ma femme avoit une sœur.

VERGI.

Sœur de pere , seulement , mais liée ainsi qu'elle à des nœuds que la mort seule puet briser.

RAOUL.

Votre arrivée , Madame , augmente mes regrets : je suis forcé de quitter ces lieux , je parois , mais je suis charmé de laisser à la belle Isaure sa compagne la plus chere ; j'espère , Madame , vous retrouver ici à mon retour ; je vais le tenter le plus qu'il me sera possible. Osman ?

OSMAN.

Seigneur.

RAOUL.

(*Il va tous les gens que renferme cette enceinte ; don-
 nez aux dames une fête champêtre & employez tous vos
 forces à les amuser jusqu'à mon retour. Adieu , mes-
 dame.*)
(Les dames le reconduisent.)

S C E N E V.

ISAURE , VERGI.

ISAURE.

AH ! malheureux Vergi , qu'êtes-vous venu faire en ces lieux ?

VERGI.

Vous voir & mourir.

ISAURE.

Ah ! partez ; mais ne mourez pas : ma vie est attachée à la vôtre.

VERGI.

Puis-je le croire ?

ISAURE.

Vergi , pourquoi m'avez-vous dégagée de mes sermens ?

VERGI.

Vous paroissiez le désirer.

ISAURE.

Désirez-vous m'écouter ?

VERGI.

Ne pouvant vous donner des richesses, devois-je vous en priver ?

ISAURE.

J'en aurois une d'un plus grand prix.

VERGI.

Soyez heureuse.

ISAURE.

Je ne peux plus l'être.

VERGI.

Vous la ferez. Je tremble cependant pour vos jours, & ce sont ces craintes autant que le désir de vous voir qui m'ont fait hasarder mon entrée ici.

ISAURE.

Pourquoi pensez-vous que j'aie sujet de craindre !

VERGI.

La mort précipitée des trois femmes qui vous ont précédée, fait frémir. Et sire Raoul ?

ISAURE.

Il me traite avec la plus grande bonté.

VERGI.

De la bonté....

ISAURE.

Vous voyez, il part en me témoignant la plus haute confiance ; tous ses trésors sont entre mes mains ; ici je puis jouir de tout, excepté cependant.....

VERGI.

Excepté, dites-vous ! est-il des exceptions pour ce qu'on aime ?

ISAURE.

Excepté la jouissance de cette clef qui ouvre ce cabinet : la voilà cette clef.

VERGI.

Elle est bien brillante.

ISAURE.

Où, elle donne une idée bien singulière de ce qu'elle tient renfermé.

VERGI.

A n'en juger que par elle.....

ISAURE.

Que croyez-vous, Vergi, que renferme ce cabinet ?

VERGI.

Eh ! mais, pourquoi ?

ISAURE.

Ah ! sans doute ce n'est qu'un badinage de sire Raoul ; il veut éprouver si ma curiosité....

VERGI.

Pourquoi, belle Isauré, cherchiez-vous à la satisfaire ? Ne me consultez pas, mais seulement les ornemens de cette salle ; tous les tableaux qui y sont, semblent donner

des leçons pour exhorter à ne point céder à la curiosité.

IS A U R E.

Ces tableaux , je ne les avois pas remarqués.

V E R G I.

Regardez cette femme changée en statue , celle-ci au désespoir d'avoir indiscrettement ouvert la boîte qui lui a été confiée ; & celui ci représente un des événemens de l'histoire de Psiché.

IS A U R E.

Quelle est cette Psiché ?

V E R G I.

Elle étoit belle comme vous ; l'Amour l'aimoit comme je vous aime.

IS A U R E.

Il étoit donc bien aimé ?

V E R G I.

Il n'exigea d'elle que de n'être pas curieuse & elle le fut.

IS A U R E.

Est-ce donc une si grande faute ?

V E R G I.

Oui , lorsqu'elle est faite malgré les prières & les conseils réitérés d'un objet tendrement aimé.

IS A U R E.

Et s'il ne l'est pas !

V E R G I.

N'importe.

IS A U R E.

Ah ! Vergi , j'ai à me faire un reproche bien plus grave que celui que Psiché a pu se faire.

V E R G I.

Lequel ?

IS A U R E.

Chaque instant que nous passons ensemble est une atteinte à mes devoirs , votre imprudence en venant ici , & la mienne en vous y recevant , expose mon honneur & mes jours bien plus que ne le feroit cette curiosité satisfaite.

V E R G I.

Vos jours , belle Isaura , vos jours ! . . .

IS A U R E.

Adieu.

(Elle met ses mains sur ses yeux ; elle s'affied accoudée sur la table où est cette clef brillante)



SCENE VI.

ISAURE, seule.

VERGI, ton souvenir

Fera le malheur de ma vie.

Que de regrets sera suivie

La raison qui te fait bannir !

Devoins-nous briser ce lien,

Ces nœuds, cette union si chère ?

Mais non, cherchons à nous distraire,

(Elle regarde le cabinet.)

Sinon... Mais ce lieu solitaire...

Ferois-je mal, ferois-je bien ?

Bon, c'est sans doute une chimère,

Et si je pouvois lui déplaire,

M'auroit-il laissé le moyen,

Le moyen de me satisfaire.

Mais comment sauroit-il ce mystère ?

Cette clef... ce lieu solitaire,

A mon époux n'en dira rien.

(Elle regarde au trou de la serrure, ensuite elle dit :)

. Ou ne voit rien.

Elle se retire, elle approche, elle se retire; elle met la clef dans la serrure, elle ouvre un tour, elle referme elle hésite & paroît souffrante; elle fait un pas & s'arrête à plusieurs reprises; elle prend son parti & court au cabinet; elle ouvre un tour, deux, trois; elle ouvre la porte & entre; un moment après elle fait un grand cri, elle rentre sur la scène effrayée; son diadème tombe à ses pieds.)

Dieux ! qu'ai-je vu... que de sang, que d'horreurs !

Ciel !... moi-même... je me meurs.

(Elle tombe sur un fauteuil.)

SCENE VII.

ISAURE, VERGI.

VERGI.

QUEL effroi vous saisit ? qu'avez-vous, belle Isaure ?

ISAURE, prenant Vergi pour Raoul.

Quoi monstre, tu pourrois, barbare.... *(le reconnoissant.)*

Ah ! c'est Vergi.

VERGI.

C'est moi, c'est votre amant.

ISAURE.

Oh ! cher & tendre ami, Vergi, Vergi, je vous implore

VERGI.

Qu'exigez-vous ? que puis-je faire dans ces lieux !

ISAURE.

Allez, entrez, voyez en quel abyme affreux...

(Vergi entre dans le cabinet.)

SCENE VIII.

ISAURE, seule.

Je me meurs. . .
 Que d'horreurs !
 Je succombe,
 Ah ! je tombe,
 La frayeur,
 Dans mon cœur,
 Quelle perfidie !
 Quelle barbarie !
 Ah ! quel fort,
 Le barbare,
 Me prépare !
 C'est la mort.
 Dans mon cœur,
 La frayeur,
 Je me meurs,
 Que d'horreurs !
 Ah ! quel fort,
 Le barbare,
 Me prépare !
 C'est la mort.

SCENE IX.

ISAURE, VERGI, rentrant sur la scène.

VERGI.
 Non, jamais rien de plus horrible
 N'a frappé mes regards surpris.
 Quel spectacle hideux & terrible !
 Trois corps & sanglans & meurtris.
 Trois têtes leur réunies
 Sur des funestes plateaux.
 J'ai lu, j'ai lu ces mots :
 Curiosité punie.

DUO.

ISAURE.

Je me meurs.
 Que d'horreurs !

Je succombe,
 Ah ! je tombe

La frayeur

Dans mon cœur,
 Quelle perfidie !
 Quelle barbarie !
 Ah ! quel fort,
 Le barbare,
 Me prépare !
 C'est la mort.

VERGI.

Le barbare !

Le barbare !
 Tu succombes.

Quel tourment
 Pour ton amant !

Quelle perfidie !
 Quelle barbarie !
 Ah ! quel fort,
 Le barbare,
 Te prépare !
 C'est la mort.

Raoul, Barbe Bleue,

ISAURE.

VERGI.

Dans mon cœur

Barbarie

La frayeur...

Je me meurs...

Que d'horreurs!

Inouïe.

Ah ! quel sort

Le barbare

Me prépare !

Où, c'est la mort.

Ah ! quel sort

Le barbare

Te prépare !

Où, c'est la mort.

ISAURE.

Fuyons, Vergi, fuyons.

VERGI.

Madame, c'est en vain, pour sortir de ces lieux il n'est aucun moyen. Si j'avois des armes je me frayerois un passage, ou je mourrois à vos yeux.

ISAURE, *montre de la frayeur en regardant le cabinet.*

Fermez, Vergi, fermez cette porte, ôtons la connoissance de ce que j'ai vu : ah ! fermez-la bien.

VERGI, *fermant la porte.*

O ciel ! la clef s'est brisée !

ISAURE.

Brisée ! que devenir ! Quelqu'un vient ; si c'étoit lui ? c'est Osman.

S C E N E X.

ISAURE, VERGI, OSMAN.

ISAURE.

OSMAN, mon cher Osman, je me jette à vos pieds.

OSMAN.

A mes pieds, Madame ?

VERGI.

Osman ; faites-nous à l'instant sortir du château.

OSMAN.

Cela est impossible, ces portes ne sont jamais ouvertes quand sire Raoul est absent.

ISAURE.

Ah ! ciel !

OSMAN.

Eh ! mesdames, pour quelle raison désirez-vous sortir de ces lieux ?

ISAURE.

Ce cabinet....

OSMAN

O ciel ! vous avez ouvert cette porte, votre trépas est certain.

ISAURE.

Osman, Osman, je vous implore.

VERGI.

Secourez-nous, & votre fortune est faite.

I S A U R E.

Vous me voyez suppliante.

O S M A N.

Que vous m'attendrifiez l'une & l'autre ! mais il m'est impossible de vous faire sortir.

V E R G I.

Eh bien ! sauvez Madame & laissez-moi ici.

O S M A N.

Je ne peux sauver aucune de vous deux.

I S A U R E.

Et ne puis-je faire avertir mes freres ?

O S M A N.

Et comment ? cela me paroît impossible.

I S A U R E.

Ah ! mon cher Osman , je suis au désespoir.

O S M A N.

Grand Dieu ! qu'elles me touchent ! Attendez ; mais oui , je pourrois.... Votre page , Madame , est de l'autre côté des fossés , en attachant à un roseau , à une pierre un mot d'écrit , il pourroit le porter ; mais si le soupçon le plus léger tombe sur moi , ma perte est certaine.

V E R G I.

Donnez de quoi faire cet écrit. (*Osman ouvre un tiroir de la table.*)

I S A U R E.

C'est moi qui vous ai plongé dans cet horrible danger.

V E R G I.

C'est un bonheur pour moi , je le partage avec vous.

O S M A N.

Ecrivez vite.

V E R G I.

Si vous aviez pu nous faire sortir , vous nous auriez suivi , votre salut & le nôtre auroit été assuré.

O S M A N.

Je ne le peux pas ; mais voici cette fête que sire Raoul m'a ordonné de vous amener ; qu'aucun trouble ne parvienne sur votre visage. Tout est ici espion & délateur ; j'ai ordre ensuite de vous promener dans les jardins.

S C E N E X I.

Des bergers & des bergeres apportent ; en dansant , des corbeilles pleines des plus beaux fruits , Isaura & Vergi en prennent ; une bergere chante des couplets à la louange d'Isaura.

U N E J A R D I N I E R.

IL n'est plus de malheurs ,

Le ciel , à nos cœurs ,

D'une nouvelle fleur ,

Promet la faveur.

Raoul, Barbe Bleue

Après des instans d'orage,
Un ciel pur & sans nuage
Fait oublier la rigueur,
Filles de Zéphir & de Floré,
Trois fleurs ont orné ce jardin,
Mais un souffle malin
A fini leur destin.

Le ciel nous sourit encore,
Notre Reine est la belle Isaure :
Trois fleurs n'ont brillé qu'un instant ;
Un plus grand bonheur vous attend.

(*On danse.*)

VERGI, à voix basse.

Ma chère Isaure.

ISAURE.

Vergi.

(*On exécute un morceau moitié danse, moitié pantomime ; le ballet forme des groupés & des tableaux autour d'Isaure & de Vergi. Pendant cette danse, Osman arrive sur la scène & après avoir regardé si la danse ne l'observe pas, il fait signe à Isaure & Vergi qu'il a jeté le billet.*)

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

VERGI, ISAURE, OSMAN.

(*On entend le signal de la guette.*)

ISAURE.

QUE veut dire ce signal ?

OSMAN.

C'est, je crois, le retour de sire Raoul que la sentinelle qui est sur le donjon, a vu de très-loin.

ISAURE.

Ah ! Dieux ! il va venir.

OSMAN.

Oui, c'est lui ; vous pouvez le voir par la fenêtre de cette tourelle ; on voit de là toute la campagne ; on voit même, entre ces deux montagnes, les girouettes du château de vos freres.

ISAURE.

Ah ! mes freres ! ah ! Vergi !

VERGI.

Je vois des hommes à cheval ; mais lui, je ne le distingue pas.

OSMAN.

Vous ne le voyez pas ; c'est lui qui est en avant, les gentilshommes, les écuyers, les vassaux, le suivent à vingt pas ; remarquez-vous ces trois hommes qui sont près de lui, ces deux qui ont des cafaques rouges & celui qui a une cafaque bleue, ce sont les écuyers dont il avoit épousé les filles.

VERGI.

Le barbare ! ils savent quelle a été la mort de leurs filles & ils ne s'en vengent pas.

OSMAN.

Ils l'ignorent.

VERGI.

Mon cher Osman, pourriez-vous me fournir une arme, quelle qu'elle soit, une épée, un sabre, un...

OSMAN.

Ah ! Dieux ! Madame, votre mort seroit certaine & la mienne aussi, car rien de plus terrible que fire Raoul ; il fait trembler tout le pays à dix lieues à la ronde.

VERGI.

Il doit être bien haï.

OSMAN.

Ah ! oui, & si ses vassaux le perdoient ils feroient tous des feux de joie mais ne lui dites pas, hélas ! peut-être ne le saura-t-il que trop tôt, ne lui dites pas que j'ai fait lancer cette fleche, cet écrit.

VERGI.

Vous êtes donc bien sûr que mon Page...

OSMAN.

Ah ! je l'ai vu ramassant le réseau, en détacher l'écrit, monter à cheval & parti comme un trait ; je vais au-devant de Monseigneur & je vais tâcher de retarder son entrée ici.

SCENE I I.

VERGI, ISAURE.

DUO.

ISAURE.
Cher Vergi, sauvez vos jours,
 Faites-moi cette grace ;
 Contre le sort qui me menace,
 N'employez pas un vain secours.

VERGI.

Qui ? moi, que je vous abandonne ?
 Avant vous je perdrai le jour.
 Sur ma tête que le ciel tonne
 Ou que je perde mon amour,
 Si jamais je vous abandonne.

ISAURE.

C'est moi qui doit perdre le jour.
 Une vanité criminelle

Raoul, Barbe Bleue ;

Envers vous me rend infidelle ;

Oui , c'est ma vanité ,

C'est l'amour de la parjure

Qui fit mon infidélité ,

Et mon trépas mérité

Doit effacer cette injure.

ISAURE.

VERGI.

Ah ! mon trépas doit réparer
l'injure

Que j'ai pu faire à nos amours.

Vergi. . . .

Sauvez vos jours.

(On entend un son de trompette après lequel Osman entre & dit :
Voici Monseigneur ; il sort après ces mots.)

Contre le sort qui me menace ,
N'employez pas un vain secours ,

Je vous demande cette grace.

Vergi , sauvez , sauvez vos jours ,
Je vous demande cette grace.

Non , jamais ton cœur ne fut
parjure ,

Tes freres seuls t'on pu rendre
parjure ;

Mais ils viendront à ton secours.
Que veux-tu ?

Non :

Contre un tyran qui nous menace,
Le ciel nous doit un prompt se-
cours

Je te suivrai dans ta disgrâce.

Si je peux sauver tes jours

Je te suivrai dans ta disgrâce.

SCENE III.

OSMAN, ISAURE, VERGI, RAOUL.

Voici Monseigneur.

OSMAN, entre le premier.

ISAURE.

O ciel !

VERGI, à part.

Le monstre ! & je n'ai point d'armes

RAOUL.

Ah ! Madame , avec quelle impatience j'ai passé tous les
instans qui m'ont arrêté loin de vous. Madame , permettez-
moi un moment d'entretien avec ma chere Isaure. Osman,
conduisez notre sœur , accompagnez-la & ne la quittez pas.

VERGI.

Où me faites-vous conduire ?

RAOUL.

Dans l'appartement qui joint celui-ci & ensuite j'espere
que vous ne nous priverez pas de votre présence.

SCENE IV.

RAOUL, ISAURE.

RAOUL.

Votre sœur a le ton bien brusque. Mais , Madame
qu'avez-vous ? vous me paroissez bien agitée.

ISAURE.

Je la suis peut être du sentiment que . . . m'inspire . . .

Vous arrivez & cela fait que... mon cœur éprouve....
Je vous prie, Monseigneur, de me dire si vous avez fait un voyage heureux.

RAOUL.

Oui, je n'ai senti de peine que celles de l'absence & d'être privé de ma charmante Isaura.

ISAURE.

Seigneur, vous êtes bien bon; j'aurois bien désiré que vous ne m'eussiez pas quittée.

RAOUL.

Ah! je ne vous quitterai plus & même à présent je vous prie de me rendre...

ISAURE.

Vous m'aviez dit, en partant, que vous alliez parcourir vos domaines & sans doute...

RAOUL.

Oui, j'ai fait assembler mes gentilshommes & leurs vassaux; ils arrivent & ils espèrent présenter leurs respects à leur souveraine. Hélas! vous la ferez un jour uniquement, puisque tous mes biens vous appartiennent après ma mort.

ISAURE.

Ah! Seigneur, pouvez-vous parler de mort!

RAOUL.

J'avois remis entre vos mains des clefs que...

ISAURE.

Je suis bien satisfaite de la fête que vous m'avez fait donner.

RAOUL.

Je suis charmé si elle vous a fait quelque plaisir, mais vous n'en recevrez plus que je n'aie le bonheur de partager votre satisfaction.

ISAURE.

Ah! Seigneur, je ne saurois trop me louer...

RAOUL.

Ainsi rendez-moi les clefs que je vous ai confiées. (*Elle hésite.*) Vous les avez sans doute?

ISAURE.

Oui, Seigneur, certainement je dois les avoir.

RAOUL.

Vous plaît-il de me les rendre?

ISAURE.

Je vais les chercher.



SCÈNE V.

RAOUL, seul.

(Pendant la ritournelle il va à la porte du cabinet ; il s'aperçoit qu'elle a été ouverte & revient furtif.)

Perfide , tu l'as ouverte ,
 Oui , tu moutras.
 Sois certaine de ta perte ,
 Sois sûre de ton trépas.
 Je ne veux d'elle qu'une grace ;
 N'ouvrez pas ce cabinet ,
 Elle jure , & son audace
 Y porte un œil indiscret :
 Oui , ton regard indiscret ,
 Du destin qui te menace ,
 T'a révélé le secret.
 Je voulois te rendre heureuse ,
 T'offrir & mes biens & mon cœur :
 Ma destinée est bien affreuse ,
 On ma prédit tout mon malheur.
 Crains la femme trop curieuse ,
 Fuis le charme de la beauté :
 N'est-il donc point de femme
 Qui ne porte en son ame
 ... La curiosité.
 Existe-t-elle ?
 Où donc est-elle ?
 Viens , cruelle ,
 Je l'appelle ,
 Le bonheur suivra tes pas ;
 Mais je ne la trouverai pas.
 Perfide , tu l'as ouverte , &c.

(*Isaure entre tenant les clefs dans sa main avec un air conf-terné ; Raoul l'observe.*)

SCÈNE VI.

RAOUL, ISAURE.

RAOUL.

Madame , vous avez bien tardé.

ISAURE.

Je cherchois , j'hésitois.

RAOUL.

Donnez.

ISAURE , donnant les clefs.

Les voici.

R A O U L.

Je n'y vois pas celle dont vous aviez juré de ne pas vous servir.

I S A U R E.

La voici ; un accident... quelqu'un... lorsque ma sœur...

R A O U L.

Et vous avez osé faire ce que je vous avois défendu

I S A U R E.

Ah ! Seigneur !

R A O U L.

Vous mourrez , vous allez subir le sort de celles que vous avez vues.

I S A U R E , *se jettant à ses pieds.*

Ah ! pardonnez....

R A O U L.

Non , non , nulle pitié , nulle pitié.

S C E N E V I I.

R A O U L , I S A U R E , V E R G I , O S M A N.

V E R G I , *entre & releve Isaura.*

QUoi ! Raoul ! vous oseriez attenter aux jours de ma sœur ! hé , de quoi est-elle coupable ! de votre propre faute. Vous avez cherché à exciter sa curiosité par la défense de la satisfaire ; hé bien , ce n'est pas elle , c'est moi qui ai pris cette clef , c'est moi qui ai ouvert cette porte , c'est moi qui lui ai appris les horreurs que ce cabinet renferme. Ah ! monstre !... mais non , laissez-vous toucher , soyez attendri de sa peine , & si votre barbarie s'est imposée le devoir de punir un coupable , c'est moi qui le suis , faites-moi mourir.

R A O U L.

Non , elle mourra seule ; pour vous , Madame , dont l'audace m'étonne , je vous réserve pour un plus grand supplice ; vous ne sortirez pas de ce château , son exemple & ce que vous avez vu , vous corrigera , sans doute , de toutes curiosités. Pour vous , Isaura , je vous donne quelques instans pour vous disposer à la mort ; & si vous voulez que je n'en accroisse pas les tourmens & que je n'en redouble pas les douleurs , songez à vous rendre à ma voix , lorsque je vous dirai de descendre dans le souterrain de ce cabinet. (*Raoul y entre suivi de quatre soldats , l'épée nue.*)

S C E N E V I I I.

I S A U R E , V E R G I.

V E R G I.

ET cet indigne vêtement & je n'ai point d'armes !

I S A U R E.

Ah ! Vergi , je ne regrette que vous... Si mes freres...

Et ils ne viennent point.
(Vergi regarde par la fenêtre de la tourelle ; il est monté de deux marches plus haut que le sol du théâtre.)

T R I O.

ISAURE.	VERGI.	RAOUL, qu'on ne voit pas.
Vergi, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?	Je ne vois rien que le ciel & la terre ;	
	Je ne vois personne accourir.	
Sijenne, hélas ! faut-il mourir !		Je t'attends, viens, il faut descendre.
Ah ! Seigneur daignez attendre.		
Un instant, Je descends,		
C'est ma prière dernière.		
Vergi, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?	Rien que le ciel & la terre ;	
	Je ne vois personne accourir.	
Ah ! Seigneur, daignez attendre.		Eh bien ! veux-tu descendre ?
Un instant, Je descends.		
Vergi, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?	Tout au pied de la montagne,	
	J'aperçois dans la campagne,	
Un nuage s'élever ?	Un nuage de poussière.	
Un nuage de poussière Qui s'élève de la terre.	Qui s'élève de la terre Et vers nous semble arriver.	
O ciel ! si c'étoit mes frères . . .	C'est du côté de leurs terres.	
Ah ! Seigneur, je descends.	Quelle rage dans mes sens !	Eh bien ! veux-tu descendre ?
Oui, Seigneur, je vais descendre.	Quoi, je ne puis te défendre !	
Seigneur, je descends.	Quelle rage dans mes sens !	Eh bien ! t'attendrai-je encore long-temps ?

SCÈNE DERNIÈRE.

VERGI, ISAURE, RAOUL, OSMAN, SOLDATS.

VERGI.
HÉ, Seigneur Raoul, considérez sa beauté, sa jeunesse
 sa noblesse.

ISAURE.
 Seigneur, laissez vous attendrir.

RAOUL.
 Non : allons, qu'on la saisisse.

VERGI.
 Hé, bien puisque rien ne peut te toucher, monstre ap-
 prends qui je suis. (*Il jette ses jupons qui s'ouvrent par de-
 vant & tombent tous d'une piece*) Jé me nomme Vergi
 je suis d'une noblesse égale à la tienné ; s'il reste dans ton
 ame le moindre sentiment d'honneur, tu me feras donner
 des armes & tu viendra me combattre.

RAOUL.
 Je suis loin de craindre avec toi le hasard d'un combat ;
 mais je suis maître de tes jours, que ton audace,
 en venant ici, t'a fait mériter de perdre ; mais avant d'en
 disposer, tu verras son supplice, & si j'avois quelque
 regret de sa mort, ta présence en ces lieux justifieroit ce
 que je vais faire

(*Lorsque Raoul entraîne & emporte Isaura dans le cabinet,
 une symphonie commence ; on entend un grand bruit, les portes
 tombent, Raoul dit : A moi, soldats, ceux-ci qui retenoient
 Vergi avec leurs épées sur son estomac, le quittent pour
 suivre Raoul, Vergi court chercher Isauré qui est à la porte
 du cabinet ; dans cet instant trois Chevaliers, deux à capote
 rouge, un en capote bleue, entrent sur la scene, Vergi qui
 les reconnoît pour les peres des femmes qui ont précédées
 Isaura, les conduit dans le cabinet, ils en sortent furieux ;
 un d'eux jette sa capote rouge, court hors du théâtre &
 revient, en tenant Raoul avec lequel il se bat à outrance ; il
 le tue sur la porte même du cabinet. On témoigne la joie
 d'être délivré du monstre.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vit-on jamais de tels forfaits !

Non, le jour n'éclaira jamais

Tant d'horreurs, tant de forfaits.

Ce tyran exécration,

Ce monstre abominable

Expire sous vos coups,

Et sa mort nous venge tous.

Mais ce tyran abominable

Expire sous vos coups

Et sa mort nous venge tous.

(*Ils se tournent vers la coulisse.*)

Tyran, tyran exécration. . .

*Raoul, Barbe Bleue;*CHŒUR des Femmes, *excepté Isaure;*

Oubliez vos peines :
L'amour & ses chaînes
Ont tant de douceurs :

CHŒUR des Hommes, *excepté Vergi.*

De mille tendresses
Goûtez les faveurs,
Ses tendres caresses
Vont sécher vos pleurs.

ISAURE.

Cher amant, après
tant d'alarmes,
De l'amour goûtons
les charmes.
Oublions nos peines,
L'hymen & ses chaînes
Ont tant de douceurs.
De mille tendresses
Goûtons les douceurs;
Ses tendres caresses
Vont sécher nos
pleurs.
Cher amant, après
tant d'alarmes,
De l'amour goûtons
les charmes.

LES DEUX FRÈRES.

Soyez long-temps
Heureux amans.

VERGI.

Chère Isaure, après
tant d'alarmes:
De l'amour goûtons
les charmes.
Oublions nos peines,
L'hymen & ses chaînes
Ont tant de douceurs.
De mille tendresses
Goûtons les faveurs ;
Ses tendres caresses
Vont sécher nos
pleurs.
Chère Isaure, après
tant d'alarmes,
De l'amour goûtons
les charmes.

T O U S.

Quel doux moment !
Qu'il est charmant !

ISAURE & VERGI.

Aimons-nous sans cesse,
De l'amour goûtons l'ivresse.
Pour jamais
Le ciel nous comble de bienfaits.
Et toujours constans,
Soyons à jamais
Heureux amans.

LE CHŒUR.

Aimez-vous sans cesse,
De l'amour goûtez l'ivresse.
Pour jamais
Le ciel vous comble de bienfaits.
Et toujours constans,
Soyez à jamais
Heureux amans.

F I N.